

Quand Toulouse-Lautrec déjeunait chez Yvette Guilbert

Luc d'Iberville-Moreau

Number 50, Spring 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58251ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

d'Iberville-Moreau, L. (1968). Quand Toulouse-Lautrec déjeunait chez Yvette Guilbert. *Vie des arts*, (50), 42–45.

Quand Toulouse-Lautrec déjeunait chez Yvette Guilbert

Le musée des Beaux-Arts de Montréal présente du 19 avril au 2 juin 1968 une importante exposition de l'œuvre de Henri de Toulouse-Lautrec. Cette exposition montre pour la première fois au public canadien l'art de ce peintre-graveur.

Chez cet artiste, la peinture, le dessin, la gravure et l'affiche ne peuvent être dissociés. Malgré le nombre réduit des affiches, par rapport à celui des peintures, dessins et lithographies, ce sont les affiches qui le rendirent célèbre parmi ses contemporains bien avant qu'il fût consacré comme peintre et dessinateur.

Ses affiches se remarquent aujourd'hui — comme lors de leur création — par la netteté de leur conception, le courage de l'analyse, ainsi que par l'effet de choc de leur composition. Cette technique personnelle, aux moyens d'expression synthétiques et souples où l'on sent une assimilation de l'estampe japonaise, fait de Toulouse-Lautrec le plus grand artiste graphique de toute cette époque.

Cette exposition groupe de nombreux tableaux, dessins, affiches et lithographies de collections américaines et européennes ainsi que des extraits d'une correspondance inédite entre lui et sa mère et d'autres membres de sa famille qui nous feront découvrir un aspect nouveau sur la vie privée et familiale de ce peintre et sur ses derniers moments.

Ci-contre: Yvette Guilbert saluant le public. Aquarelle et crayon. 16 $\frac{3}{4}$ " x 9" (41,6 x 22,85). Museum of Art, Rhode Island School of Design.

Ci-dessous: Autoportrait. Dessin. 8 $\frac{3}{4}$ " x 7" (20,3 x 17,8 cm.) Collection Henry P. McIlhenny, Philadelphie.

Page ci-contre: Yvette Guilbert chantant Linger longer loom. Lithographie teintée. 11 $\frac{3}{4}$ " x 9 $\frac{7}{8}$ " (30 x 24 cm). Collection Louise et Walter Arensberg, Philadelphia Museum of Art.







Ci-contre: Affiche pour le Divan japonais. Lithographie en couleurs. 1892. 31½" x 23¾" (80 x 59,2 cm).

Ci-dessous: Yvette Guilbert sauvant le public. Lithographie. 11¼" x 9¼" (30 x 24 cm). Collection Louise et Walter Arensberg, Philadelphia Museum of Art.

Au-dessous: L'opéra Messaline au théâtre de Bordeaux. Huile sur toile. 39" x 28½" (99 x 72,4 cm). Fonds George et Mme Gard de Sylva, Los Angeles County Museum of Art.



Le nom de Toulouse-Lautrec évoque immédiatement à l'esprit le monde du Moulin Rouge, du Chat Noir, du Cirque Médrano et du Vélodrome. Grand observateur, Toulouse-Lautrec étudiera l'âme humaine à travers les plaisirs quotidiens et éphémères pour en saisir les caractères essentiels.

En 1891, il reçut sa première commande d'une affiche pour le Moulin Rouge, le music-hall le plus récent et le plus gai de Paris. L'aristocratie, les arts et la littérature s'y trouvaient régulièrement représentés par le prince de Sagan, le prince Troubetskoï, Elie de Talleyrand, Steven Gervex, Chérét, etc. qui y venaient applaudir la Goulue et Valentin-le-Désossé, Jane Avril, Grille d'Égout et Rayon d'Or, Marie Casse-Nez et la Môme Fromage. Membre de l'aristocratie, Toulouse-Lautrec lui préféra bientôt ces milieux artistiques où il devint vite le familier des habitués et des danseurs et danseuses. Il y découvrit bientôt Yvette

Guilbert, cette frêle créature aux yeux bleus qui avait la beauté d'un ange déchu. Raffinée, spirituelle, elle ne semblait pas faire partie de ce milieu et était détestée par ses collègues. Il fut fasciné par son visage et se mit à la peindre continuellement. Une grande amitié naquit rapidement. De toutes ces femmes qui entouraient Lautrec et le connaissaient bien, elle fut la seule à comprendre tout de suite son art qui manquait aux yeux des autres de "galanterie". A plusieurs occasions, elle lui commanda des affiches pour ses spectacles. Leur amitié dura jusqu'à la mort de Toulouse-Lautrec. En 1941, âgée de 73 ans, elle donna à un journaliste du *Figaro* l'entrevue suivante :

"En quelle année vint-il, avenue de Villiers, déjeuner chez moi amené par Maurice Donnay? Ce fut un jour de mai, car je me préparais à partir à Londres, pour y chanter pour *The Seasons*. Fut-ce vers 1892? Je ne sais plus.



"Mon valet de chambre, après avoir introduit les deux hommes, accourut m'avertir, le visage effaré : Ah — Mademoiselle, Monsieur Donnay est là avec un drôle de "petit machin".

"Un drôle de petit machin ? Que voulez-vous dire ?

"Un guignol, Mademoiselle, un vrai guignol.

"J'allai recevoir mes visiteurs et restai figée devant le "petit machin" debout à côté de Donnay. Figurez-vous la grosse tête de Gnafron posée sur le corps d'un petit nain. Une tête brune, énorme, la face très colorée, et noirement barbue, une peau grasse, huileuse, un nez de quoi garnir deux visages et une bouche ! effrayante en sa large balafre ayant l'aspect d'une blessure. Des lèvres formidables en leur épaisseur violet-rose, aplaties et flasques, ourlent cette fente effroyable, molle et humide. De longues minutes, je restai muette, ne trouvant pas un mot d'accueil, quand enfin me ressaisissant je plantai mes yeux dans ceux de Lautrec. Ah, qu'ils étaient beaux. Grands, larges et comme ceux chantés par Baudelaire : "brillants comme des fêtes" et me rappelant ceux de Loti, riches de couleur chaude, étonnants d'éclats lumineux !

"Comme je m'attarde à les contempler, Lautrec s'en aperçoit, et retire son lorgnon . . . il connaît sa magnificence unique, et me l'offre en toute générosité. Son geste me laisse voir alors sa cocasse petite main de nain, menotte courte et absolument carrée, accrochée à un extraordinaire tout petit avant-bras de marionnette.

"Maurice Donnay dit : "Voilà, je t'ai amené Lautrec à déjeuner, il veut faire de nouveaux croquis de toi . . . Mais cette fois, il te demandera de poser . . .

"Très bien, je vais prévenir ma mère afin qu'elle mette deux couverts de plus . . ." La vérité était que je voulais surtout la préparer et prévenir à la surprise qu'elle aurait dans la personne du célèbre peintre. En attendant le déjeuner, on bavarda . . . Mais je n'étais préoccupée que de l'idée d'asseoir Lautrec à table ! Fallait-il mettre un petit banc l'aidant à grimper sur sa chaise ? Des coussins pour le rehausser ? J'étais sur le gril, et je pris le parti d'attendre les gestes du nain pour les aider.

"A ma stupeur, il sauta, les paumes

de ses mains collées sur son siège, pour se donner l'élan nécessaire d'un coup de rein, et hop, son buste était en place. Mais comme il s'était par son élan enfoncé profondément dans sa chaise, il eut alors une série de petits gestes, des hanches et du derrière, semblables à ceux d'un jeune enfant qui veut sortir d'un fauteuil, ses petites jambes se balançaient dans le vide et, comme mes chaises étaient sans barreaux, je le sentais mal à l'aise, sans oser intervenir. Donnay pourtant rapprocha Lautrec de la table ; jamais je n'oublierai ce déjeuner. Les mets s'engouffraient dans la fente de sa bouche, et chaque mouvement de ses mâchoires montrait la manœuvre humide, mousseusement salivée des énormes muqueuses qu'étaient ses lèvres, qu'il torchait constamment de sa serviette. Mais l'homme me parla, sa simplicité charmante nous fit oublier le reste.

"Pour simplifier ses gestes, je proposai de rester à table pour prendre le café. De son petit index pointé vers le ciel, il déclara que seuls les gens intelligents restaient en place pour finir tranquillement leur repas.

"D'abord, me dit-il, assis en face de vous, Yvette, je regarde, je m'emplis l'œil et c'est du bon travail." Il me demanda un rendez-vous pour revenir faire des études de portrait, de silhouette et comme je lui disais : "Je vous écrirai, monsieur Lautrec" — il se mit à rire mystérieusement et refusa de donner son adresse. Par discrétion, je n'insistai pas, mais je sus bientôt le pourquoi de cette pudeur, se refusant à dénoncer les maisons particulières où à l'époque, il passait ses journées.

"Un jour qu'il vint avec un carton bourré de dessins faits chez "les dames cloitrées", je lui demandai de me les montrer, et comme il vit mon émotion, il déclara railleur : "Hein, quelles figures (il employa un mot plus fort), ces Roméos et leurs Juliettes, eux et leurs enfers, je les éternise. Quels monstres, hein ?" J'avais le cœur si chaviré que les larmes m'en sortirent des yeux, il s'en aperçut et brusquement, tendre, il dit : "Grande bête d'Yvette . . . qui prend l'amour au sérieux . . ."

"Devina-t-il jamais que c'était à sa haine de l'amour, de sa terrible difformité l'isolant du monde des amants que s'adressaient mes pleurs ? Ce jour-là une femme l'aima et ce fut moi. Pauvre Grand Lautrec."

Yvette Guilbert
Luc d'Iberville-Moreau



Ci-contre : Yvette Guilbert de profil. Lithographie, 107/16'' x 7'' (26,5 x 17,8 cm).